

La pluie tambourine sans relâche depuis plusieurs jours, assourdie par le chaume du toit. Crépitant tout le long des quatre rebords qui tiennent lieu de gouttières, elle crachouille incessamment des cataractes d'eau creusant de longues rigoles entamant déjà la base des murs de pisé. De plus en plus de trous se creusent dans la toiture, laissant dégouliner de longs filets de jus noirâtre qui se déforment au contact des immenses toiles d'araignées qu'on n'enlève jamais puisqu'elles capturent en permanence des milliers d'insectes. Chacun doit se tasser toujours un peu plus pour les éviter. Mais tout est déjà si humide qu'on se demande bien si ça vaut vraiment la peine d'essayer de rester au sec ? D'ailleurs, le sol lui-même devient lentement boue. Souris et rats se sont réfugiés entre les bambous des combles. Ils y tiennent compagnie à leur vieil ennemi, le serpent-ratier de 3 mètres qui, lové sur lui-même, n'attend que de pouvoir regagner son trou...quand il sera sec. L'obscurité est presque totale, et il n'est que 15 heures. Les huit membres de cette famille de pêcheurs sont recroquevillés dans le peu de place disponible. Ils se querellent. Ils ont peur. La mère a rapporté de la place du marché les ordres du gouvernement que le maire a placardé contre la muraille et qu'elle conseille de suivre: « Toutes les familles doivent quitter leurs maisons et aller se réfugier sur la haute digue de la rivière. Cette nuit, les grands barrages d'amont vont être ouverts . Ils sont pleins à craquer » Le père, un grand gaillard efflanqué qui n'a jamais peur de rien, s'en prend à sa femme et au gouvernement : « Toi, si tes politiciens te disent de te noyer, tu le feras. C'est dix fois par an qu'ils nous chantent la même chanson, et depuis trente ans, on n'a jamais été inondé. Alors moi, je reste, et quand je dis 'moi', c'est tous. On en a vu d'autre et je me balance de leurs frousses » Le fils de 16 ans n'est pas d'accord avec lui : " Cette fois, c'est pas comme avant. Et puis, tu sais que beaucoup de mes amis sont déjà sur la digue. On en a discuté tous ensemble, c'est plus sûr » La grande sœur étudiante s'interpose : « Plus sûr ! Alors toi et tes copains-fiers-à-bras, vous êtes devenus des fillettes ? Peur d'un peu de pluie, hein ? Et bien moi je dis que je reste avec père. Car qui va s'occuper de la vache et des deux chèvres, sur votre digue ? Et qui va garder la maison ? Toi qui as peur des fantômes, peut-être ? Moi, je le ferai et même si un homme vient nous voler, il aura à faire à moi. Au collège, nous les filles, on a appris à se défendre comme des judokas. Même tes copains d'ailleurs, ils osent plus me siffler quand je passe. Allez, allez les rejoindre bande de poltrons ! » La mère intervient avec énergie : « Toi, la grande potache, je te claques si tu ne m'écoutes pas. J'étais la 'l'année de la terreur' (1978, date des plus grandes inondations) Vous n'étiez pas né, sauf le père qui est né dans une barque et n'en n'est jamais sorti ! Alors, qu'est-ce qu'il peut comprendre en dehors de ses poissons ? Il y a eu des milliers de morts, et c'est l'équipe du grand frère infirmier de Pikana Samiti qui nous a sauvés (Seva Sangh Samiti de Pilkhana) C'est parce que mes parents y sont morts qu'on m'a marié avec un vaurien de pêcheur alors que je suis d'une plus haute caste. En aucun cas nous resterons sur place. Et c'est moi qui le dit, et c'est le grand Dieu qui le dit par ma bouche. Quant à nos biens, c'est la déesse Lokkhi qui veillera sur eux. On lui a fait assez de grandes poujas (offrandes et prières) pour qu'elle nous aide. » Les plus jeunes ronchonnent mais n'ont guère d'idées sur la question. Bien que de voir les grands se disputer augmente leur peur. Ils savent bien, eux, que la nuit, les fantômes de la digue peuvent leur faire encore plus de mal que les hautes eaux.

En définitive et comme très souvent, c'est la décision de la mère qui l'a emporté. Et cette famille a décidé de partir. Ils rassemblent un baluchon, resserrent les liens des bestiaux, emportent le perroquet, de la nourriture et toutes les couvertures disponibles. Plus la grande bâche qu'ils avaient reçue l'an dernier de l'oncle qui n'en avait plus besoin car il déménageait dans le Sud. C'est à peine s'ils arrivent à se trouver une place sur l'espèce de jetée de 4 m. de haut et large de trois mètres qui longe la Damodar. Cette rivière était devenue folle effrayait enfants et adultes encore plus que la menace de la radio. C'était devenu un torrent de 300 mètres de large emportant tout sur son passage et grondant comme un train express tout en léchant méchamment les pentes de la digue et en la grignotant lentement à moins de un mètre de son sommet. Il ne fallut que quelques minutes pour que toute la famille soit trempée, car la bâche était vieille et les couvertures déjà humides de ces cinq mois de mousson.

Et ce fut l'attente dans le noir. Seules les vaches emplissaient le silence en meuglements de désespoir. On n'entendait plus les chiens. Ils s'étaient tous enfuis depuis belle lurette. Près de mille personnes étaient déjà rassemblées. Plus de la moitié des deux villages se joutant : celui des hors-castes dont notre famille faisait partie. Celui des musulmans maçons et petits entrepreneurs L'autre moitié avait refusé de suivre les appels du gouvernement... Qui avait eu raison ?

Vers dix heures, des lamentations s'élèvent de part et d'autres : des transistors viennent de lancer les dernières informations. Tragique. Le plus grand barrage qui se trouve au Jharkhand, à 250 kilomètres au Nord-Ouest vient d'être ouvert. « Akash-Bani- la-voix- du-ciel » affirme que des milliards de mètres cubes d'eau dévalent « la vallée de la mort » (nom donné à la Damodar à cause de ses inondations destructrices) causant de grandes dévastations. Ceux et celles qui grelottent alors le font tout autant par peur que parce qu'ils sont trempés. L'effroi étreint tout ce monde et les pires rumeurs s'échangent, toujours en s'amplifiant. Vers 11 heures, un groupe avec des haut-parleurs circule à travers le village : des portions de digue viennent de s'écrouler à Udayanampur à 30 kilomètres de là. L'eau va monter. Grimpez tous sur les berges... » Et c'est la panique, car tout un chacun peut jurer que l'eau de la rivière s'est élevée et menace la digue. Personne ne peut bouger, sinon pour laisser la place à quelques nouvelles familles encore plus angoissées qui viennent de se décider à quitter leur foyer. Tremblants et frissonnants la foule des réfugiés ne peut que clamer sa frayeur. Et montent les supplications où « Ram, Ram, Shiv, Shiv » dominent les noms de bien d'autres déités du riche panthéon hindou, se mêlant aux « Allah, Allah » de 'ceux de la mosquée'. Et vers minuit, des hurlement s'élèvent : les eaux ont gagné le village. De nouveaux réfugiés arrivent, jurant que les eaux ont atteint trois pieds (un mètre) D'autres arriveront plus tard en parlant de deux mètres.

Et sur le matin, lorsqu'une aube opaque se lèvera derrière le rideau de pluie incessant, chacun pourra se rendre compte par lui-même : l'inondation a déjà emporté des tas de huttes, les magasins du marché se sont écroulés. Des dizaines de grappes humaines se sont réfugiées sur les toits branlants de leurs huttes, criant et hurlant qu'on vienne les chercher car ils vont périr noyés. Il y a vraiment près de trois mètres d'eau, car l'école en dur construite par ABC (Asha Bhavan Center) a déjà son premier étage inondé. Des barques circulent déjà ici et là. On a de la chance, car c'est un village bordant la rivière et les barques sont présentes. Ce ne sera pas le cas des autres communes non riveraines du Sud.

Toute la journée se passe ainsi. Personne ne peut bouger, sauf dans les canots et autres esquifs improvisés en stipes de bananiers qui amènent de nouvelles familles sinistrées, donnant raison à notre mère de famille triomphante enveloppant son petit monde récalcitrant d'un regard de conquérant disant haut et fort sans même prononcer les mots : « Sans moi où seriez-vous maintenant ? » Des bébés manquent à l'appel. Ils sont tombés à l'eau dans la confusion. Le bétail est soit noyé, soit surnageant encore de ça de là sur les toitures. La deuxième nuit n'est pas plus encourageante. Rien à manger. Rien à boire si ce n'est l'eau boueuse de la rivière qui a encore monté et frôle le sommet de 50 cm. Heureusement (mais quel malheur par ailleurs !) que les digues rompues ont créé d'immenses débordements touchant des millions de personnes ce qui fait baisser le débit et le niveau des eaux en aval. Sans cela, cela aurait été une catastrophe digne du tsunami et ICOD n'aurait pas été épargné.

Au matin, le toit de l'école est presque sous eau. Des familles se sont encore réfugiées sur le sommet des grands palmiers de Palmyre car les eaux ont atteint 5 mètres. Tout le paysage est un océan où surnagent de nombreuses épaves. Plusieurs personnes vont mourir piqués par les cobras qui eux aussi se sont réfugiés sur la digue ou dans les arbres.

Je pense que maintenant, vous avez devinez que cette famille particulière est une fiction, puisque je n'étais pas sur place. Elle représente cependant authentiquement les millions d'autres sinistrés. Si j'ai du reconstituer quelque peu les réactions perçues de l'intérieur, c'est parce que j'ai moi-même travaillé durant près de douze inondations et sept cyclones. Encore que pour ces derniers comme pour le tsunami, la

catastrophe soit immédiate, et qu'il n'y a ni attente avant ou après. Je me suis même trouvé exactement dans cette situation à Jhikhira en 1978 (au sommet de l'Ashram) et en 1984...sur une digue. Alors, je puis affirmer que ce qui est écrit est une image fidèle de la réalité. L'endroit choisit se nomme **Maraghata-Le-Ghât-de-la-morts** pour les raisons que l'on devine, et je m'y suis souvent trouvé en bateau avec nos équipes. On m'a même fait inaugurer l'école l'an dernier.

Papou, directeur de ABC, est venu à ICOD le 25 septembre, me montrer les premières images prises la veille. Effectivement, l'école était presque sous eau. Seul l'écriteau au sommet « École ABC donnée par Dominique Lapierre » est encore visible. On discute des possibilités de secours. Un des membres de l'équipe d'urgence nous téléphone : « L'eau a encore monté. Nous voguons en ce moment en bateau au-dessus de la terrasse de l'école ABC. Quelles sont les instructions ? Pouvons-nous commencer l'assistance ? » Téléphone aux Lapierre qui acceptent sur-le-champ de financer les secours, non sans râler – et avec raison – sur la quasi-absence de secours de la part du gouvernement.

L'équipe de ABC entre alors en action. Une goutte d'eau dans l'océan, car ils ne peuvent prendre en charge que quelques communes. Le responsable de secteur veut obliger ABC à aller dans une zone moins touchée. Des clients électoraux probablement. Au téléphone, je leur demande de ne pas en tenir compte. '**Aller où les besoins sont les plus grands**' a toujours été notre devise. Nos ordres viennent de Dieu. Ne vous encombré pas de paperasserie. Pas besoin de permis du gouvernement. On aura tout le temps de confronter plus tard les autorités...quand viendra leur tour de vous féliciter ! » Par bateaux, leurs cinquante volontaires vont sillonner les hameaux pour essayer de nourrir, vêtir, couvrir et offrir au moins un semblant de toit avec des bâches en guise de tente s'ils le peuvent. Ils vont y rester quinze jours sans interruption, dans des conditions réellement difficiles. Papou est venu à ICOD le 11 octobre me présenter **le bilan des secours : impressionnant.**

ABC a travaillé en priorité dans trois communes, à environ 50 kilomètres de ICOD. Après une rapide enquête sociologique le premier jour, 5.185 familles furent enregistrées comme ayant tout perdu, avec 31.733 membres. Priorité également aux femmes chefs de famille, enfants, vieillards, handicapés et gens plus vulnérables.

Dans les 48 heures, la distribution de nourriture fut assurée (riz, lentilles, huiles, sucre de palme, lait etc.) Elle durera douze jours, deux fois par jour. Donc un total de près de 40.000 repas distribués, en comptant le personnel de secours qui mangeait la même nourriture que les sinistrés. Tous les transports devaient se faire en bateau. Toutes les distributions également. Furent aussi immédiatement réparties les indispensables bougies et allumettes, les sachets contre le choléra (50 enfants souffrirent de gastro-entérites aiguës) et les tablettes de désinfection de l'eau. Les désinfectants généraux pour éviter les maladies infectieuses furent déversés partout où l'eau devenait stagnante.

Graduellement, les besoins des familles sinistrées se sont précisés avec l'aide des volontaires et des conseillers communaux. Aussi dans un deuxième temps, ABC se prépare à prendre en charge 750 familles avec handicapés et à en reloger temporairement une centaine. S'y ajoutera bien-sûr la réparation des écoles endommagées.

Les trois communes de leur côté, et bien que fort tardivement, ont organisé onze camps de secours pour 75.000 personnes (3530 familles ayant perdus leurs maisons et 5270 ayant leurs foyers rendus inhabitables) Dans ces trois communes, il y a eu sept morts ainsi que 600 têtes de bétail perdues.

J'ai constaté avec satisfaction que ABC a eu la sagesse de diviser les secours en deux phases : **extrême urgence et réhabilitation** au lieu de tomber dans le piège classique dans ce genre de situation : on distribue tout le plus vite possible (sans même penser à ceux et celles qui sont dans la plus grande indigence) et on est à sec au moment des vrais besoins ! Cela a été la grande leçon du tsunami. Bravo donc à ABC, et toute notre gratitude pour le principal donneur D.Lapierre mais aussi AVTM Paris, Asha Bengal de Suisse, Catherine Spinck et quelques autres qui ont envoyé de l'argent bien qu'il n'ait pas été encore reçu. Ce qui n'a guère d'importance car on peut avancer l'argent et le rembourser quand on le reçoit.

Une question essentielle reste posée : Pourquoi avoir fait appel aux donateurs étrangers et qu'a donc fait le gouvernement ?

Cela demande une explication fort complexe, bien au-delà des possibilités de cette chronique. On a vu qu'il n'y a eu que peu de morts : **moins de cent pour plus de 3,5 millions de sinistrés et 7 millions de gens touchés**. C'est que les différentes agences gouvernementales se sont montrées très efficaces pour organiser les avertissements nécessaires et faire que les gens soient prêts à se réfugier dans les quelques hauteurs disponibles. Le Bengale étant plat et presque au niveau de l'océan sur 500 kilomètres, les seules élévations étant les digues, certaines écoles secondaires à deux étages, les grandes maisons des riches propriétaires terriens (trois étages parfois, mais en boue également dont beaucoup se sont effondrées... bien qu'après avoir résisté vaillamment quelques jours), quelques bâtiments administratifs, les mosquées, les ponts et les voies ferrées. Kolkata ayant moins de deux mètres d'eau, en de nombreux endroits offrait aussi des refuges sûrs. Les villageois ont ainsi pu se mettre à l'abri, d'où le peu de victimes.

C'est un fait avéré que quand des catastrophes naturelles ne font pas au moins 1000 morts, les journaux n'en parlent guère. Et s'il n'y a pas 10.000 morts, on ignore l'évènement dans les médias étrangers. C'est alors un triple drame : l'État (autonome) du Bengale fera tout pour que le Centre de Delhi envoie l'argent et le matériel de secours. S'il le fait rapidement, Delhi pensera qu'il peut se débrouiller tout seul. S'il ne fait rien durant les premiers jours, alors, peut-être, Delhi consentira-t-elle à déclarer catastrophe Nationale ce Bengale Communiste qui est une échine à son pied et enverra des secours. Mais avec si peu de morts, peu de chance d'émouvoir les puissants de ce monde!

Et les gens de continuer à attendre avec la merveilleuse patience que seuls ceux et celles qui ont passé leur vie à souffrir savent avoir. Mais 14 des 16 districts étant touchés, l'État ne peut rester inactif, et il a sanctionné dès le début des centaines de milliards de roupies (centaines de millions de dollars) Il va démarrer les secours à grande échelle...là où les gens ont voté en majorité pour eux ! **C'est la triste loi des Partis et des gouvernements, qui règne sur le monde entier en cas de catastrophe et qui signe du fer rouge de son injustice tous les cataclysmes mondiaux que j'ai connus à ce jour.** Et lorsque l'État fait face à une situation impossible, il fait appel à l'armée, qui envoie alors, mais alors seulement ses bateaux et ses hélicoptères. Pratiquement toujours, le public est appelé à se solidariser. Pour être juste, il faut cependant reconnaître que les bâtiments administratifs et même les sous-préfectures comme la ville d'Amta sont paralysées. Les mairies sont sous eau, et souvent les administrations intermédiaires noyées. Les employés ne peuvent atteindre leurs bureaux...et s'occupent en priorité de leurs familles, ce qui va de soi. Tout est immobilisé. Tout doit venir de Howrah ou Kolkata. On n'imagine pas de loin les problèmes logistiques que cela pose quand des millions de personnes sont affectées.

Cette année, il y avait des quêtes partout dans les rues (et cela continue aujourd'hui), toutes les institutions envoyaient leur quote-part, tous les organisateurs des grandes Poujas, (qui coûte chacune parfois plus de 10.000 € car on trouve plus d'argent pour Dieu et les dieux que pour les détreffes !) envoient des chèques, les dons en nature s'empilent dans les centres de secours, les camions loués par des particuliers ou des ONG affluent et déversent leur nourriture et vêtement le long des routes encore utilisables..., mais contribue ainsi à un immense gaspillage, car ceux qui sont éloignés de tout et qui sont les véritables sinistrés

dans le besoin ne recevront rien. Parfois même, le matériel à eux destinés est pillé le long des routes par des gens affamés ou des trafiquants sans scrupule qui revendront tout cela à Kolkata...

De toute façon, la récurrence de ces fléaux a créé une sorte de routine: **première semaine d'inondation**, les gens n'ont qu'à se débrouiller par eux-mêmes. **Deuxième semaine** : toutes les communes s'engagent dans la distribution de nourriture sèche et d'eau potable, au moins pour les gens qui ont été regroupés dans des camps de transit (souvent écoles ou bâtiments administratifs) par groupes de plusieurs centaines. Ils ne reçoivent que le minimum pour survivre, mais bien plus encore que ceux qui restent isolés. La plupart des riches familles accueillent avec une générosité que je n'ai jamais cessé d'admirer, des dizaines, parfois des centaines de réfugiés ayant tout perdu, toutes religions et castes confondues. Comment est-ce possible dans cette Inde dont on dit que les conflits religieux et casteistes empêchent tout progrès ? Après une enquête sociologique maison par maison de plusieurs jours, ceux dont le foyer a disparu reçoivent enfin une bâche servant de tente. Comme il y a plus de 1000 communes affectées gravement (et 3000 de façon moins importante) on se doute de la complexité de la distribution, du favoritisme politique qui part du sommet (ministères) et atteint le hameau après avoir franchis les échelons du District (Les 14 affectés comprenant une population de plus de 50 millions d'habitants), des Blocks (une quinzaine par District) et des communes (une dizaine de villages chacune) Que reste-t-il pour ceux qui ont voté autrement ? Ou pour les endroits si misérables et si hors d'atteinte qu'ils ne rentrent guère dans les jeux des politiciens ? Et puis ces derniers doivent calculer, et à juste titre, avec l'avenir. Car il va falloir doucement tout remettre en route : ponts coupés, routes défoncées, bâtiments détruits, écoles disparues, maisons à reconstruire. Car à ce jour, même si quelques pieds d'eau restent encore en bien des endroits et que le reste est normalisé, ce million et demi d'habitations détruites, qui va les reconstruire ? Les sinistrés auront sans doute encore longtemps besoin d'interventions privées, on s'en doute.

Le gouvernement indien, malgré ses cafouillages et la corruption omniprésente, a toujours été un des plus efficace du Monde en voie de development pour sa maîtrise en cas de catastrophe, même géante. C'est bien pour cette raison que la plupart des gouvernements du monde ont compris maintenant sa position lors du tsunami, encore que le malentendu persiste dans les opinions publiques occidentales qui n'arrivent pas à digérer qu'un pays dans le besoin refuse de l'aide (directe seulement) pour favoriser d'autres petits pays encore plus dans le besoin. Et au lieu d'applaudir, on condamne. Triste, triste !

Il y a quinze jours, on a commémoré, au Cachemire pakistanais, le tremblement de terre d'il y a un an qui a fait 73.000 morts. Le Président Musharraf s'est déclaré satisfait des secours : « A ce rythme, dans deux ans, chaque famille sera réhabilitée » Deux ans, cela veut dire deux nouveaux hivers sans abris, à 2-3000 mètres d'altitude en moyenne. Et bien entendu, on ne parle pas des centaines de milliers qui se sont exilés dans les plaines du Baloutchistan. Il en va de même **pour les victimes du tsunami** : encore quelques années pour obtenir le minimum pour survivre, puisqu'ils ne font plus la une, ni même un entrefilet, dans les journaux. **Ceux et celles qui ont perdu leurs maisons dans ces inondations indiennes ne pourront la reconstruire qu'avec de l'aide.** Qui n'arrivera souvent pas, car entre temps, d'autres calamités arriveront, ailleurs ou au même endroit et parfois bien plus importantes. Et pour reconstruire seuls, il leur faudra deux ans s'ils ont des bras (des garçons) sinon, cela prendra plusieurs années. Sans compter le bétail perdu et les récoltes parfois incultivables pendant trois ans à cause de la salinité. Je n'accuse personne, ni en Inde ni à l'étranger. Il y a des limites humaines dans l'aide à ce type de catastrophe. Je me rappelle encore le terrible tremblement de terre de Skoplje dans la fin des années 50 je pense, ainsi que celui de Sicile un peu avant. J'ai passé au deux endroits entre 60 et 1964. Et je me rappelle encore les ruines au milieu desquels végétaient les tziganes roumains, et les villages encore dévastés de Sicile. Et c'était l'Europe !

Enfin une nouvelle internationale qui peut vraiment changer quelque chose dans le monde : la nomination au prix Nobel de la Paix de Muhammad Yunus, de la Grameen Bank du Bangladesh. Pour une fois, je n'ai noté aucun avis défavorable dans les médias. Il semble que ce prix ait fait l'unanimité, y

compris chez les deux Bégums éternellement belligérantes de ce pays qui se partagent alternativement le pouvoir dans la haine depuis plus de 15 ans. Vous l'avez tous lu dans les journaux, cette **'Banque des pauvres par les pauvres'** est présente dans 70.000 villages de son pays, en 2226 branches, utilisées par 6,61 millions de femmes. Et cette action est maintenant présente dans plus de 100 nations, y compris...de nombreuses en Europe.

Plusieurs raisons pour moi de me réjouir. Tout d'abord, c'est un Bangladais, ressortissant d'un des pays les plus pauvres du monde. Ensuite, c'est un homme d'expression bengali, cinquième langue du monde après le chinois, l'anglais, le hindi et l'espagnol. C'est le cinquième Nobel bengali, si on inclut Mère Teresa. 300 millions de Bengalis se réjouissent dans le monde. Un tantinet de chauvinisme peut m'être accordé! Ensuite, **le travail pour le développement est enfin reconnu officiellement comme un facteur de paix pour le monde.** J'ose espérer qu'une certaine auto-satisfaction ne nous est plus interdite, à nous, les acteurs et actrices du CIPODA et d'autres organisations sociales qui devons nous battre pour être reconnus comme utiles et pas seulement vu comme un prolongement d'une certaine compassion-bonne-sœur. Enfin, c'est un de ces musulmans sur lesquels on tire de partout à boulets rouges. Et non seulement il participe à 2 % du budget du Bangladesh avec ses banques de micro crédits, mais ce sont les plus pauvres, et à 95 % les femmes qui sont à la fois actrices et bénéficiaires de ce nouveau type de développement. Nouveau ? Entendons-nous ! Depuis près de 20 ans, Wohab, ami personnel de Md Yunus auprès duquel il s'est souvent rendu, a lancé ces groupes de micro-crédit à grande échelle. SHIS est maintenant l'ONG du Bengale, et probablement du Nord-est de l'Inde, la plus couronnée de succès : 30.000 femmes parmi les plus pauvres, formant 2150 groupes en 220 villages ont réussi à bâtir une caisse d'épargne brassant plus de 500 millions de roupies (9 millions d'€ environ) avec un taux de remboursement de 92 %, ce que les banques d'État n'obtiennent jamais. SHIS est devenu une organisation pionnière, dotée de nombreux prix et récompenses. De nombreux autres membres du CIPODA ont lancé ces groupes. Ce sera un des premiers projets de ICOD l'an prochain, lors du démarrage du centre professionnel d'enseignement. J'ai moi-même rencontré Md Yunus, venu à Bélari m'inviter à aller le visiter au Bangladesh. Hélas, son invitation fait partie des quelques centaines que je n'aie jamais pu honorer !

Mais en quoi consiste exactement ces groupes ? Je pense qu'il peut être de grand intérêt pour vous de voir à l'action ces femmes misérables, souvent mises à l'écart dans la vie sociale. Elles réussissent par la simple force de leur confiance, à sortir toute leur famille de la misère endémique, sinon parfois, bien que rarement, de la pauvreté.

Chaque fois qu'une famille se trouve dans une situation dramatique (décès du père, opération, maladie, calamité naturelle, dette...) ou doit organiser un mariage, elle doit impérativement emprunter à un usurier, nulle banque n'acceptant de prêter à des gens insolvable. Le taux est bien entendu...usuraire. Remboursement à 10 ou 20 % par mois, ce qui fait 1200 ou 2000 % par an. Une dette qui augmentera toujours et que parfois les enfants traîneront encore avec eux jusqu'à ce qu'un procès ou une saisie vienne anéantir la famille à tout jamais.

Le système de micro-credit par contre, permet un emprunt à l'intérieur du mouvement. Un hameau est choisi. Trois groupes de 5 femmes en moyenne acceptent de commencer cette expérience Chacune va économiser, disons deux roupies par jour. Les 60 roupies de chacune deviennent 300 rp par mois pour le groupe, 900 rp pour le hameau. Un petit salaire d'ouvrier. 12000 rp pour un an. Une coquette somme. Reliés à quelques centaines d'autres groupes, le pécule augmente de façon exponentielle. Après six mois, une femme qui se trouve dans le besoin peut emprunter 2-3000 rp. Elle devra les rembourser avec un petit intérêts sur un an ou plus. C'est le groupe qui en est garant. Si elle refuse de rembourser ou ne peut pas, le groupe ne peut plus emprunter. Si le groupe refuse d'épauler, ce sont les familles du hameau qui sont bloquées. **Le système repose à la fois sur la confiance et sur la solidarité.** L'expérience prouve que la plupart des familles remboursent la totalité de leurs emprunts, ce qu'aucune banque n'obtiendra jamais. Que les groupes se

multiplient et le capital se multiplient en proportion ! Ce capital est mis en banque avec intérêt ou utilisé pour financer des micro-entreprises. Car si une famille est entreprenante et veut suivre l'exemple de 'Perrette et le pot au lait', elle va se lancer dans l'élevage du petit bétail, puis du gros ; créer un petit poulailler ; se lancer dans une petite industrie ; acheter un terrain pour cultiver ; faire de la poterie ; démarrer un petit magasin ; ou encore mille autres petites occupations industrielles qui chacune pourra devenir non seulement rentable, mais encore un véritable succès. Elle pourra emprunter jusqu'à 10.000 rp et plus si elle a donné la preuve de sa solvabilité. Et la famille sort non seulement de la misère, mais parfois de la pauvreté, grâce à l'initiative et au courage de femmes illettrées. Faire cette expérience avec les hommes, c'est s'exposer à les voir utiliser les fonds pour leurs loisirs, l'alcool ou la politique. Les femmes elle, pensent 'famille' et épargne. Qu'un pépin survienne ou que la maladie frappe, la coopérative est là pour faire le prêt. Contrairement à toute expectation, les femmes musulmanes se sont révélées les plus astucieuses. Il faut dire que leurs maris, ne trouvant presque jamais de travail permanent (pour les raisons données dans la Chronique 71), elles ont plus l'habitude d'innover et de se débrouiller pour survivre. Et la solidarité religieuse entre elles est plus forte par exemple que chez les basses castes hindouistes.

Pour les plus misérables cependant, eux qui ne peuvent même pas économiser deux roupies par jour (le prix d'un bonbon) ce système ne peut marcher. Il faut se contenter de 'dépanner' les familles comme nous le faisons à ICOD. Fort opportunément, une nouvelle méthode a été trouvée par Md Yunus qui vient d'être introduite en Inde. En espérant que 'nos' gens en détresse pourront en bénéficier !

La mousson s'est enfin retirée le 19 octobre, non sans provoquer trois jours d'ouragans et de destructions. Des dizaines de maisons se sont effondrées autour de chez nous. Sept parmi les plus grands arbres de ICOD ont été déracinés. Sans compter l'anéantissement de la récolte de riz pour beaucoup à cause de rafales sortant de l'ordinaire. Et l'hiver est arrivé en un jour et on a du faire son deuil de l'automne. Alors qu'on se réjouissait tous et toutes de ces huit jours de délices climatiques dont printemps et automne en général nous gratifient.

Je n'ai pas bougé d'ici ce mois, même pendant les grandes fêtes, ma santé étant pour le moins déficiente ou au mieux instable. Seul le travail ne manque pas. Mais aucun détail aujourd'hui, la longueur de cette missive étant plus que suffisante.

Fraternellement et bon automne,
Gaston Dayanand

\\